

du secours aux guerriers de la Madaouaska, étaient donc certains de leur fait. Sans perdre un instant, deux d'entre eux parlèrent sur un des canots iroquois, pour aller convier leurs frères à une chasse aux ennemis. Les trois autres restaient sur les bords de la Bouabousèche pour accomplir la triple mission — de détruire les canots et les provisions des Iroquois, — de préparer des embuscades et des sentiers de retraite, — d'effacer les traces de leur passage et de leur présence en ces lieux, et de surveiller le retour de l'ennemi, afin de prévenir toute surprise.

IV. — LA GUERRE.

Retournons présentement au Bic.

Les Iroquois arrivèrent dans le voisinage immédiat de la Bourgade, le jour même dont on vient de lire en partie l'histoire, un peu avant le coucher du soleil.

Ils ne se croyaient pas découverts et s'attendaient, d'après tous les signes observés par eux, à surprendre les Micmacs dans l'abandon de la sécurité la plus parfaite.

C'était l'heure où, sur les bords de la mer, les goélands redoublent leurs cris, comme pour saluer d'avance la fin du jour ; l'heure où les corneilles se réunissent au haut des airs et prennent, dans une ronde bruyante et fantasque, leurs derniers ébats, avant de s'aller *brancher* pour la nuit !

Arrivés à une courte distance du rivage de la Baie, les Iroquois avaient examiné les petits chemins convergeant vers le village ; puis ils avaient partagé leur troupe en plusieurs bandes.

Altérés de sang, marchant à pas de loup, retenant leur haleine, le corps penché en avant, plongeant leurs regards de chats-sauvages à travers les interstices de la forêt, l'oreille tendue à tous les bruits, le casse-tête à la main, . . . ils s'avançaient, dans les divers sentiers qui conduisaient aux cabanes, resserrant à chaque instant le cercle formé par leur ordre d'attaque.

Ils arrivent ! Mais, à leur rage, ils ne trouvent plus que les vestiges d'un campement, qu'on aurait cru délaissé déjà depuis plusieurs jours. Mettant à profit ce qui reste de la lumière du jour, ils cherchent la lisière du bois, les rivages de la Baie ! . . . Rien ! . . . Ils écoutent ! . . .

Nul autre bruit que celui de la lame d'une mer calme qui caresse le rivage ; — que ces murmures, concert du soir d'un beau jour, dans les bois au bord des eaux !

Réunis sur la plage, après des recherches qui leur font croire à une méprise complète, ils jettent un regard distrait, mais frappé néanmoins, sur la belle nappe d'eau qui emplit le bassin du Bic, et qu'éclairait en ce moment les derniers reflets du crépuscule. Ils hument, dans leurs poitrines fatiguées et haletantes, cet air vivifiant des bords de la mer chargé des émanations du *salange* et des varechs.

Puis, rentrant dans le bois, ils vont s'emparer de la clairière qu'occupaient le matin les cabanes de Micmacs, pour préparer la sagamité du soir, et se livrer aux réflexions inspirées par leur mésaventure, avant de prendre leur repos de la nuit.

Cette nuit fut calme ! Les sentinelles, que les Iroquois avaient toujours le soin d'entretenir au guet, n'entendirent rien, . . . que les cris lugubres du hibou attiré par l'odeur de la fumée du campement : — elles ne virent rien, . . . que l'aurore boréale, si belle en ces endroits, quand elle fait jouer ses *marionnettes* dans l'azur du ciel.

Elle parut longue, cette belle nuit, aux gens qu'elle voyait réunis autour de la baie du Bic, et le sommeil de ceux-ci ne se ressentit guère de la douce paix répandue dans la nature.

Enfin l'aurore parut, promettant un jour pur et serein ; mais elle fut saluée par un hurlement horrible, parti du côté du large, auquel répondirent des hurlements semblables répétés par les échos des montagnes d'alentour.

C'était le cri de guerre des Iroquois !

Un de leurs chefs avaient, au point du jour, laissé sa couche, rendue brûlante par l'agitation de son esprit, pour aller respirer le frais sur le rivage de la Baie.

Il avait trouvé le bassin à sec : — la mer était basse ! — La

basse marée, dans un endroit comme celui-ci, est un phénomène qui toujours surprend ceux qui vivent loin des bords de la mer.

Le sauvage, en s'avancant sur la batture que la veille au soir il avait vue couverte d'eau, crut découvrir aux premiers rayons de la clarté matinale, des empreintes que le flot n'avait point tout à fait effacées.

Il put même suivre une espèce de batture se dirigeant vers le large. — Il eut un soupçon ! Se couchant à plat ventre sur les galets, il darda son regard perçant dans la direction des traces imprimées sur le sable et la vase.

Grâce à la froidure du matin, il vit comme une vapeur qui s'élevait de l'extrémité escarpée d'un des îlets du large qu'on pouvait atteindre en ce moment à pied sec. Plus de doute ! . . . Ces pistes, c'étaient celles des gens de la bourgade abandonnée ! . . . Cette vapeur, c'était l'effet de la respiration d'un grand nombre d'êtres animés réunis dans un étroit espace ! Les Micmacs étaient là ! — Donc il était impossible pour eux d'échapper !

C'est alors que l'Iroquois avait poussé ce hurlement qu'avaient répété les autres Iroquois, en saisissant leurs armes.

Aucun cri ne répondit de l'îlet que le chef, un instant plus tard, indiquait à ses gens accourus en armes autour de lui.

Mais qui eût alors plongé ses regards dans la caverne, que l'on voit encore dans le flanc escarpé du rocher, aurait été témoin d'un spectacle déchirant.

Dans un étroit espace, bordé de gros blocs détachés et s'enfonçant dans le roc, des femmes et des enfants, pressés les uns contre les autres, étouffaient des sanglots que comprimaient sur leurs lèvres le regard et le geste d'hommes de guerre prêts au combat.

Les Iroquois employèrent quelque temps à se préparer, et dans l'intervalle la marée, cette porteuse d'eau qui ne s'arrête jamais, s'était mise à monter. C'était une circonstance dont les guerriers micmacs comptaient bien profiter ; parce qu'elle diminuait pour leurs ennemis les avantages d'un nombre beaucoup plus que double.

Quand les Iroquois, en ordre de bataille, prirent le chemin de l'îlet, assez éloigné de terre ferme, tous les Micmacs en état de porter les armes, les guerriers en tête, sortirent des rochers et, poussant le cri de leur nation, vinrent se placer sur la petite batture qui forme l'atterrage de l'îlet, appuyés des deux côtés sur la marée montante.

Les Iroquois, bien que certains de la victoire, sentaient néanmoins que des hommes braves, ayant derrière eux leurs femmes et leurs enfants, n'étaient point un ennemi dont on put se promettre d'avoir bon marché. Aussi marchaient-ils en bon ordre et lentement, et mirent-ils un temps assez long à parcourir la distance de plusieurs centaines de pas qui les séparait de leurs adversaires.

Les deux partis sont maintenant à portée d'arc : — les flèches se croisent dans l'espace qui les sépare : — le sang commence à couler : — des combattants tombent gravement blessés : — d'autres s'arrêtent pour arracher, de leurs membres nus, les pointes acérées qui en mordent les chairs !

L'avantage est aux Micmacs qui attendent, de pied ferme et dans la meilleure position possible pour mesurer leurs coups, un ennemi qui marche sur un sol inégal et mouvant.

Le flot, qui monte toujours, empêche d'ailleurs les Iroquois de se déployer : — alors, jetant leurs arcs aux hommes des derniers rangs, ils saisissent leurs tomahaks et s'élancent en hurlant sur leurs ennemis. Ceux-ci leur font beaucoup de mal par une dernière volée de flèches tirées de près, puis les reçoivent, en poussant leur cri de guerre, le casse-tête au poing.

Ce fut un choc terrible . . . On eût entendu le bruit des tomahaks se heurtant, brisant les crânes et fracturant les os . . . On eût vu les affreuses blessures produites par les horribles armes de ces sauvages, dans cette lutte, la millième répétition de celles qui, tous les ans, à cette époque et longtemps encore après, ensanglantaient le sol de notre pays.

Les Iroquois ne purent pas entamer la phalange des Micmacs qui se battaient avec un courage et un sang-froid admirables.